

— — —

LES
AUTOTRADUCTIONS
DES FRÈRES
HUMBOLDT

— — —

STEFAN WILLER

— — —

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Les frères Humboldt ont vécu entre la seconde moitié du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e. Si l'un et l'autre sont de célèbres savants allemands, leurs domaines de recherches respectifs diffèrent ; mais ils partageaient une même volonté, rendre leurs écrits accessibles en français, la langue de diffusion des érudits en Europe à leur époque, qu'ils connaissaient suffisamment bien pour en faire leur langue d'écriture ou pour se traduire eux-mêmes.

Wilhelm von Humboldt (1767-1835) – Philologue, philosophe du langage et diplomate. Il mène de front l'étude de langues variées (sanskrit, chinois, hongrois, birman, japonais, langues amérindiennes) et une carrière diplomatique. En 1810, il fonde l'université de Berlin, aujourd'hui la Humboldt-Universität zu Berlin. À travers de nombreux travaux et des traductions, il cherche à promouvoir une anthropologie comparée. L'une de ses œuvres majeures s'intitule *Sur la différence de structure des langues humaines et son influence sur le développement intellectuel de l'humanité* (1820).

Alexander von Humboldt (1769-1859) – Naturaliste, géographe et explorateur. Par la qualité des relevés topographiques et des prélèvements de faune et de flore effectués lors de ses expéditions, il a fondé les bases des explorations scientifiques ; il explora l'Amérique avec Bonpland (Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Continent fait de 1799 à 1804) et l'Asie (Fragments de géologie et de climatologie asiatiques, 1832). Il contribua ainsi aux progrès de la climatologie, de l'océanographie et de la géologie. Il est également l'auteur de *Kosmos ou Description physique du monde*.

Stefan Willer est professeur de littérature allemande à la Humboldt-Universität de Berlin. Ses recherches portent sur la littérature du XVIII^e au XXI^e siècle, sur la théorie et l'histoire de concepts comme la génération, l'héritage et l'avenir. Parmi ses publications : *Das Konzept der Generation (avec O. Parnes et U. Vedder, Suhrkamp, 2008)*, *Erbfälle. Theorie und Praxis kultureller Übertragung in der Moderne (Fink, 2014)*, *Futurologien. Ordnungen des Zukunftswissens (éd. avec B. Bühler, Fink, 2016)*.

Les autotraductions d'érudits, de philosophes et d'intellectuels ont été relativement peu étudiées jusqu'ici. Or, elles sont particulièrement intéressantes pour la fonction des traductions, au regard du transfert de la connaissance et de la science¹. Dans la présente contribution, nous allons étudier ce phénomène en prenant pour exemple le cas des frères Humboldt, chacun ayant été son propre traducteur, de l'allemand vers le français et vice-versa ; et nous mettrons en lumière des aspects systématiques importants concernant l'autotraduction en tant que transfert du savoir et de la culture.

* * *

« Diese Arbeit hat mich interessirt, weil sie mich gelehrt hat, wie man laviren muß, wenn man in deutscher Richtung mit französischem Winde segeln will, und echt französisch zu schreiben, so viel ich's erreichen könnte, war meine Absicht² ». Voilà ce qu'écrit Wilhelm von Humboldt à Johann Wolfgang Goethe en mai 1800 depuis Paris. Ce qu'il nomme « travail » se réfère à un essai concernant les questions d'esthétique et d'imagination qu'il a publié peu de temps auparavant – à l'automne 1799 – dans le journal parisien

1 Cf. Stefan Willer, Andreas Keller (dir.), *Selbstübersetzung als Wissenstransfer*, Berlin, Kadmos, 2020.

2 « Ce travail m'a intéressé parce qu'il m'a appris la façon dont on doit louvoyer lorsqu'on veut naviguer en direction de l'Allemagne à l'aide de vents français, et écrire de la manière la plus authentique possible en français fut mon intention ». Wilhelm von Humboldt à Johann Wolfgang Goethe, le 30 mai 1800. *Goethe's Briefwechsel mit den Gebrüdern von Humboldt*, Leipzig, Brockhaus, 1876, p. 160 (traduit de l'allemand par Stefan Willer).

Magasin encyclopédique. Cet essai fait référence à une vaste analyse du poème épique *Hermann et Dorothee* de Goethe que Humboldt avait publiée en 1798. L'essai français est, d'une certaine manière, une auto-recension de ce livre allemand dont il traduit des passages entiers. Il en résulte un rapport philologique complexe entre les deux textes. Voilà un point systématique essentiel des autotraductions : il ne se présente ici aucune nécessité d'être « fidèle » à l'original ; il existe plutôt la possibilité de grands remaniements, le droit de fragmenter ses propres textes et d'en utiliser les fractions comme des éléments fondateurs pour le nouveau texte dans l'autre langue.

Prenons un exemple : le livre de Humboldt sur Goethe, divisé en plus de cent paragraphes – la plupart du temps sur plusieurs pages – commence par une introduction détaillée suivie de deux parties sur l'« effet poétique » (*dichterische Wirkung*). La troisième partie se termine par le titre « terme le plus simple de l'art » (*Einfachster Begriff der Kunst*). Dans l'essai français, en revanche, cette partie se situe dès le début :

Das Feld, das der Dichter als sein Eigenthum bearbeitet, ist das Gebiet der Einbildungskraft; nur dadurch, dass er diese beschäftigt, und nur in so fern, als er diess stark und ausschliessend thut, verdient er Dichter zu heissen. Die Natur, die sonst nur einen Gegenstand für die sinnliche Anschauung abgiebt, muss er in einen Stoff für die Phantasie umschaffen. *Das Wirkliche in ein Bild zu verwandeln*, ist die allgemeinste Aufgabe der Kunst, auf die sich jede andre, mehr oder weniger unmittelbar, zurückbringen lässt³.

Le domaine du poète est l'imagination ; il n'est poète qu'en fécondant la sienne, il ne se montre tel qu'en échauffant la nôtre. La nature que d'ailleurs nous examinons avec nos sens, que nous analysons avec notre esprit, se présente par les efforts du génie poétique à notre imagination, et paroît recevoir de lui un éclat nouveau.

Le problème général que le poète, que le peintre, que le statuaire, que tous les artistes, en un mot, ont à résoudre, c'est de transformer en *image* ce qui, dans la nature, est réel⁴.

Notes en page 55 ►

Les formulations en français semblent en partie plus concises, moins compliquées : « Le domaine du poète est l'imagination », comparée à « Das Feld, das der Dichter als sein Eigentum bearbeitet, ist das Gebiet der Einbildungskraft » (« le champ que le poète cultive telle sa propriété est le domaine de l'imagination »). Les métaphores agricoles « champ » (*Feld*) et « cultiver » (*bearbeiten*), qui précisent la qualité de la propriété, se retrouvent toutefois en français, mais seulement plus loin dans la phrase, avec le gérondif « en fécondant ». Parfois des expressions concises en allemand, telles qu'on les retrouve dans la formulation « die allgemeinste Aufgabe der Kunst » (« la tâche la plus générale de l'art »), sont traduites en français par l'énumération de disciplines isolées (« problème général que le poète, que le peintre, que le statuaire, que tous les artistes, en un mot, ont à résoudre »). En outre, on peut encore constater ici une différence intrinsèque : en allemand, en employant le terme *Kunst* (« l'art »), il est également question de métaphysique – considérant l'étrange superlatif *allgemeinste* (« la plus générale ») des tâches – tandis que pour Humboldt, en français, le problème de l'art se pose plutôt au regard de la mise en pratique concrète par les artistes. Ceux-ci ne sont pas confrontés à la « tâche la plus générale » mais ont un « problème » à résoudre.

À y regarder de plus près, il s'opère un bon nombre d'autres écarts, par exemple au sujet de la « nature ». En allemand, ce substantif est abstrait : « Gegenstand für die sinnliche Anschauung » (« un objet pour la perception des sens ») ; en français, la formulation est intensément plus active : « nous examinons avec nos sens, [...] nous analysons avec notre esprit ». À cet égard, Humboldt procède là aussi de manière plus complexe qu'en allemand. Dans le texte allemand, il est dit que c'est le poète qui transforme (*umschaf-*

-
- 3 Wilhelm von Humboldt, « Über Göthes Herrmann und Dorothea (1798) », in *Gesammelte Schriften*, Albert Leitzmann (éd.), vol. 2, Berlin, Behr, 1904, p. 115-319, ici p. 126. Dans la suite, les références à cette édition seront abrégées en GS.
 - 4 Wilhelm von Humboldt, *Aesthétique. Wilhelm von Humboldts Ästhetische Versuche [...]. Essais aesthétiques de M. Guillaume de Humboldt (1799)*, GS, vol. 3, Berlin, Behr, 1904, p. 1-29 (sous le titre « Selbstanzeige der Schrift über Herrmann und Dorothea »), ici p. 1.
-

fen) la nature en « une matière pour l'imagination » (*Stoff für die Phantasie*) ; en français, cette transformation est présentée, de manière moins nette, dans une suite de groupes prépositionnels : la nature « se présente *par* les efforts *du* génie poétique à notre imagination ». De même, la formule percutante « Das Wirkliche in ein Bild zu verwandeln » (« transformer la réalité en une image ») se présente en français selon une syntaxe plus compliquée : « de transformer en *image* ce qui, dans la nature, est *réel* ». On pourrait et devrait ici – comme pour toute analyse de traduction – approfondir plus en détail, voire se perdre dans le détail ; mais cela nous ferait sortir du cadre de la présente réflexion. Ce qui est important, c'est de noter l'indication générale selon laquelle même les détails les plus infimes (de légers écarts par rapport à la terminologie, la syntaxe ou le style) véhiculent des différences concrètes. Ainsi, des formules très terminologiques en allemand ancrées dans le débat esthétique postkantien (telles que *sinnliche Anschauung* – « la perception des sens ») devaient de toute évidence être « dé-terminologisées » en français.

* * *

Quelques années plus tard, Alexander von Humboldt livre une autotraduction complète et non plus ponctuelle lorsqu'il publie son *Essai sur la géographie des plantes* (1805) et le traduit peu de temps après sous le titre *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen* (1807). Il s'agit ici du premier tome de l'ouvrage scientifique sur le voyage d'études vers l'Amérique du Sud et l'Amérique centrale qu'il a entrepris entre 1799 et 1804 avec le médecin et botaniste français Aimé Bonpland. Pour Humboldt, le français en tant que *lingua franca* scientifique était la langue la plus évidente, la plus « naturelle » pour ses publications scientifiques. Ce qui l'intéressait, en outre, c'était que les résultats de ses études soient connus dans l'espace germanophone. Si l'on compare les deux versions de la *Géographie des plantes*, on constate à quel point Humboldt a traduit avec précision, pour ainsi dire à l'identique, son texte français vers l'allemand. Toutefois, il apparaît là encore des écarts de traduction. À titre d'exemple, citons le début de la *Préface* (ou *Vorrede*). Humboldt y explique pourquoi, après son retour en Europe, il n'a pas publié d'abord une description de son voyage mais plutôt un essai sur la géographie des plantes.

Mais j'ai pensé qu'avant de parler de moi-même et des obstacles que j'ai eu à vaincre dans le cours de mes opérations, il vaudrait mieux fixer les regards des physiciens sur les grands phénomènes que la nature présente dans les régions que j'ai parcourues. C'est leur ensemble que j'ai considéré dans cet essai⁵.

Aber ich habe geglaubt, dass es nützlicher für die Wissenschaften sey, ehe ich von mir selbst und den Hindernissen spreche, welche ich in jenen entfernten Weltgegenden zu überwinden hatte, die Hauptresultate der von mir beobachteten Erscheinungen in ein allgemeines Bild zusammenzufassen. Dieses Naturgemälde ist das Werk, welches ich gegenwärtig den Physikern vorzulegen wage, [...]⁶.

On voit que les syntagmes sont traités de manière très différenciée, moyennant quoi les mêmes éléments sémantiques seront redistribués différemment en fonction de leur valeur argumentative. C'est ainsi que la tournure française « fixer les regards des physiciens sur les grands phénomènes que la nature présente » se transforme en « die Hauptresultate der von mir beobachteten Erscheinungen [...] zusammenzufassen » en allemand (soit « rassembler les résultats principaux des phénomènes que j'ai observés »). Selon la syntaxe française, « les regards » des naturalistes sont les objets d'une « fixation » qu'il faut employer afin d'attirer l'attention sur les phénomènes que la nature elle-même présente. En allemand, au contraire, le « je » génère lui-même d'abord des résultats issus de sa propre observation ; ceux-ci se rejoignent en une vision générale des phénomènes naturels. Dans la version française,

-
- 5 Alexandre de Humboldt, *Essai sur la géographie des plantes accompagné d'un tableau physique des régions équinoxiales*, Paris, Schoell, 1805, p. V. – Indication donnée par l'éditeur : « Par Al. de Humboldt et A. Bonpland. Rédigé par Al. de Humboldt ».
- 6 Alexander von Humboldt, *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen nebst einem Naturgemälde der Tropenländer*, Tübingen, Cotta, 1807, p. I-II. – Indication donnée par l'éditeur : « Von Al. von Humboldt und A. Bonpland. Bearbeitet und herausgegeben von dem erstern ».
-

ces phénomènes constituent un « ensemble », tandis qu'en allemand, ils constituent une « image » (*Bild*) ou un « tableau de la nature » (*Naturgemälde*). D'« ensemble », on aboutit donc à « image » et « tableau ». À d'autres endroits du texte français par contre, on trouve la formule « tableau physique » ; toutefois, le mot « tableau » ne renvoie pas seulement à l'« image », à la « peinture » (au sens où Humboldt l'a employé dans une de ses plus célèbres publications, intitulée *Tableaux de la nature*) mais plutôt au « tableau » dans le sens de « table », de « liste ». Ceci correspond particulièrement bien, en revanche, à la forme du texte de l'*Essai sur la géographie des plantes*, un texte en grande partie très sec et qui se compose majoritairement de la liste des lieux où ont été trouvées les plantes en Amérique tropicale.

Comme on pouvait déjà le voir avec Wilhelm von Humboldt, les écarts de traduction concernent des détails isolés, voire insignifiants, de terminologie et de style. Pourtant, c'est là que réside un aspect essentiel et systématique des autotraductions. La terminologie joue un rôle décisif dans le processus de canonisation du savoir scientifique et en devient par là même un élément charnière dans tous les processus de traductions érudites. Dans le cas des autotraductions, les auteurs-traducteurs prennent des décisions essentielles. Dans le livre sur la *Géographie des plantes*, ceci vaut déjà pour le titre : du terme français *Essai* – qui se réfère au genre du texte scientifique tout en faisant encore entrer en jeu la riche tradition essayiste française – on aboutit en allemand à *Ideen* (« idées »), une expression qui évoque diversement les débats philosophiques mais également le mode d'écriture de l'époque, fragmentaire et aphoristique. En ce qui concerne le style, celui-ci, en tant qu'expression souvent inconsciente de l'assujettissement linguistique d'un mode de pensée particulier, est le plus difficile à déterminer ; dans le même temps, il est prometteur des résultats les plus riches au regard du rôle des autotraductions dans le transfert des connaissances. Dans la préface à sa version française, Humboldt émet une remarque explicite quant à cette thématique du style :

C'est pour le style surtout que je dois réclamer cette indulgence [du public] : forcé depuis longtemps à m'exprimer

en plusieurs langues qui ne sont pas plus les miennes que la française, je n'ose espérer de m'énoncer toujours avec cette pureté de style que l'on pourroit exiger dans un ouvrage écrit dans ma propre langue⁷.

Pour une évaluation plus poussée de ce court extrait, il faudrait tenir compte de la tradition française de faire cohabiter le discours naturaliste et la réflexion sur le style, telle que celle présentée dans le célèbre *Discours sur le style* que le comte de Buffon a tenu en 1753 comme discours de réception à l'Académie française et dont l'idée essentielle peut être ramenée à la maxime « le style est l'homme même⁸ ». Que signifie cela pour le cas soulevé par Humboldt du style « impur » qui se voit « forcé » de s'exprimer dans plusieurs langues ? Pourquoi écrit-il qu'il « n'ose espérer s'exprimer avec cette pureté de style » ? Quelle *persona* scientifique surgit alors, lorsque le style qui doit être identique à l'auteur est « impur » ? Ces questions soulèvent le problème du « soi » de l'auteur-traducteur qui se présente comme névralgique dans chaque cas d'autotraduction. Dans la petite remarque de Humboldt s'articule donc une forme de prise de conscience malheureuse, une situation inéluctable présentée par le plurilinguisme. Elle ajoute, dans la pratique de l'autotraduction, une ambivalence considérable et qui est caractéristique de la théorie de la traduction de l'époque. On pense au discrédit porté par Friedrich Schleiermacher sur le bilinguisme, qu'il qualifie d'« art condamnable et magique » (*frevelhafte und magische Kunst*) et qui devait être exclu de la méthodologie de la traduction avec vigueur⁹.

En ce qui concerne l'autotraduction de l'*Essai sur la géographie des plantes*, on peut remarquer – pour des raisons faciles à concevoir – qu'Alexander von Humboldt a écrit ce paragraphe uniquement dans la version française. En allemand, à cet endroit, il n'y a pas simplement rien, mais un tout autre paragraphe, environ cinq fois plus long

7 Alexandre de Humboldt, *Essai*, *op. cit.*, p. VII.

8 Georges Louis Le Clerc de Buffon, *Œuvres*, édition de Stéphane Schmitt, Paris, Gallimard, 2007, p. 421-429, ici p. 427.

9 Friedrich Schleiermacher, « Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens » (1813), in Hans Joachim Störig (éd.), *Das Problem des Übersetzens*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1963, p. 38-70, ici p. 64.

et qui ne se retrouve pas dans la version française. Il y est question d'une remarque méthodologique concernant la relation entre les sciences naturelles empiriques et la philosophie de la nature (*Naturphilosophie*) spéculative, soit une question hautement controversée dans le contexte germanophone de l'époque. La réflexion de Humboldt sur ce sujet, réduite à ses points essentiels, se présente comme suit :

Dem Felde der empirischen Naturforschung getreu, dem mein bisheriges Leben gewidmet gewesen ist, habe ich auch in diesem Werk die mannichfaltigen Erscheinungen mehr ebeneinander aufgezählt, als, eindringend in die Natur der Dinge, sie in ihrem inneren Zusammenwirken geschildert. [...] Nicht völlig unbekannt mit dem Geiste des Schellingschen Systems, bin ich weit von der Meynung entfernt, [...] als sollten ewig Empiriker und Naturphilosophen als streitende Pole sich einander abstossen [...]»¹⁰.

Cette réflexion se présente précisément à l'endroit du texte où il était question, dans la version française originale, de la problématique du style dans une autre langue. Partant de cette substitution, on peut déduire que, dans cette remarque méthodologique sur le rapport entre les sciences empiriques et spéculatives, il s'agit d'une différence linguistique et stylistique – même si ce n'est pas dans le sens de pureté ou d'impureté stylistique dans deux langues européennes différentes, mais plutôt dans le sens de deux approches différentes des sciences naturelles et de modes de pensée. Dans ce contexte, Humboldt se prononce une fois encore à cet endroit pour la médiation, donc pour la traduction, sans pour autant en taire les difficultés.

¹⁰ Alexander von Humboldt, *Ideen*, *op. cit.*, p. 45 : « D'après le champ empirique des sciences naturelles, auquel ma vie s'est consacrée jusqu'ici, j'ai également, dans cet ouvrage, établi la liste des diverses apparitions l'une à côté de l'autre, et non pas représenté les synergies internes. [...] Le système de Schelling ne m'étant pas complètement inconnu, je ne partage absolument pas l'opinion selon laquelle [...] les empiriques et les philosophes de la nature devraient constamment se repousser tels les pôles contraires ».

La tension entre sciences empiriques et spéculation se présente de façon similaire dans le contexte de la linguistique comparative. Sous le signe des « nouvelles empiricités » dans les sciences¹¹, les connaissances des langues extra-européennes effectuèrent un bond à la fin du XVIII^e siècle. De ses voyages aux Amériques, Alexander von Humboldt rapporta également du matériel linguistique, en particulier des écrits de missionnaires, que son frère Wilhelm s'employa à retravailler dans des présentations grammaticales et lexicales détaillées, associant, à plusieurs reprises, le phénomène de la diversité des langues à la théorie et la méthode de leur comparabilité. On compte parmi ces écrits *l'Essai sur les langues du nouveau continent*, commencé en 1812 et repris en 1820 pour l'introduction de son *Versuch über die Mexicanische Sprache (Essai sur la langue mexicaine)*. Dans cette constellation, on peut aisément reconnaître la coupe fonctionnelle différente des deux textes là où les deux versions se séparent. Le passage ci-dessous montre de manière exemplaire à quel point l'autotraduction s'apparente à l'auto-continuation :

[...] ; elle [l'étude des langues Indiennes] fournit enfin de nombreux exemples et les plus riches matériaux aux plus profondes méditations sur les causes et la notion de la diversité des nations et des langues. Ce sont donc ces considérations générales que j'aurai toujours en vue en tâchant d'exposer le sujet que j'ai entrepris à traiter, aussi clairement et aussi succinctement que possible. Je m'efforcerais constamment à le présenter de manière qu'il puisse contribuer à connaître davantage le domaine des langues en général¹².

Die Americanischen Sprachen [...] liefern uns endlich die schätzbarsten Materialien zur Erforschung der Ursachen, und der Natur der Verschiedenheit der Nationen und Sprachen. Auf diesen Zweck werde ich daher auch die gegenwärtige Untersuchung gründen.

Ich werde aber für jetzt allein bei der Mexicanischen Sprache bleiben, und eine Monographie dieser versuchen¹³.

Notes en page 62 ►

Le but de l'*Essai* français consistait donc en une théorie de linguistique générale, tandis que le *Versuch* allemand devait se concentrer sur la langue mexicaine seule (« allein bei der Mexicanischen Sprache bleiben »). En se fondant sur les langues américaines, l'*Essai* devait servir d'exemple alors que dans le *Versuch*, les matériaux (Materialien) devaient être employés pour eux-mêmes. On pourrait une fois de plus relier cette différence entre « exemples » et « matériaux » à la différence entre l'écriture théorico-spéculative et l'écriture empirique. L'autotraduction se manifeste là encore dans son mode de transmission. Un seul et même élément textuel peut servir à deux versions différentes afin de rendre plausibles des arguments différents, voire contraires.

* * *

En considérant tout cela, il nous faut encore souligner combien la mise en pratique de l'autotraduction est importante, c'est-à-dire sa faisabilité, sa praticabilité et son utilité. Il en ressort une tension productive face au concept de l'intraduisible qui joue un rôle considérable dans beaucoup de théories de la traduction – notamment pour celle de Wilhelm von Humboldt. Dans l'introduction à sa traduction (1816) de l'*Agamemnon* d'Eschyle, il est dit explicitement que ce texte est « intraduisible de par sa nature intrinsèque » (« seiner eigenthümlichen Natur nach [...] unübersetzbar¹⁴ »). Même dans l'*Aesthétique* française de Humboldt – qui est fortement axée sur la médiation et le transfert culturel –, on trouve à un endroit une restriction claire quant à la traduction, quant au fait de comprendre

11 Cf. Michel Foucault, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*,

12 Paris, Gallimard, 1966, p. 262-265.

W. von Humboldt, *Essai sur les langues du nouveau continent*, op. cit., p. 306.

13 W. von Humboldt, *Versuch einer Analyse der Mexicanischen Sprache*, op. cit., p. 241.

14 Wilhelm von Humboldt, « Einleitung zum "Agamemnon" » (1816), GS, vol. 8, Berlin, Behr, 1909, p. 119-146, ici p. 129.

l'étranger : une « expression étrangère » demeure, par conséquent, « toujours étrangère à un certain point », quel que soit le niveau de langue qu'on ait acquis¹⁵. Mettre un tel accent sur la part intraduisible, la part d'étranger irréductible et l'aliénation du soi ne signifie pourtant pas que les traductions soient impossibles. Il s'agit bien plus de trouver ce que Humboldt a nommé un « certain point », là où le traduisible et l'intraduisible se touchent, là où l'un se transforme en l'autre. Dans le cas des autotraductions, ce « certain point » est précisément le soi propre. Ce soi de l'autotraduction ne présente pas une identité stable, mais il est plutôt continuellement remis en cause – au sens d'une aliénation productive de son propre texte et de sa propre paternité littéraire. À travers l'étude d'autotraductions scientifiques et érudites, il est donc possible d'analyser de manière spécifique le soi, ou encore les identités des auteurs et des textes. De telles études peuvent encore contribuer à observer de façon critique la réalité et la pratique d'autotraductions académiques dans une société de la connaissance internationalisée¹⁶.

15 W. von Humboldt, *Aesthétique*, *op. cit.*, p. 3.

16 Cf. Verena Jung, *English-German Self-Translation of Academic Texts and Its Relevance for Translation Theory and Practice*, Francfort-sur-le-Main, Lang, 2002.
